

* A propos de *Mensonges en Gilet jaune. Quand les réseaux sociaux et les bobards d'Etat font l'histoire* de Sylvain Boulouque

Editions Serge Safran, collection Boucan, 127 pages, 14,90 euros

De nombreux livres ont été publiés sur les Gilets jaunes, la plupart étant absolument dithyrambiques à leur égard. Et mieux vaut ne pas évoquer la logorrhée et la logomachie des blogs et sites d'extrême gauche, libertaires ou « radicaux ». Ce petit ouvrage tranche avec le consensus de l'intelligentsia de gauche et galogauchiste¹, ce qui est plutôt positif.

La première partie de l'ouvrage retrace les grandes lignes des différents « actes » entre le 17 novembre 2018 et le 14 juillet 2019, sans oublier les prémices du mouvement et les groupes « Colère » portés par l'extrême droite sur Facebook bien avant l'apparition des Gilets jaunes. Cette partie porte surtout sur les mensonges propagés sur les réseaux sociaux, mais n'insiste guère sur les « bobards d'Etat » mentionnés pourtant dans le titre de l'ouvrage et qui ont quand même été permanents. Ces 85 pages recourent, sur certains points, les constatations et analyses critiques, rédigées par différents groupes et militants, republiées dans les deux numéros de la revue *Ni patrie ni frontières* (n° 60/61 *Gilets jaunes et confusion politique*, décembre 2018 et n° 62/63 *Désorientation à propos des Gilets jaunes et boussole de classe*, juillet 2019).

Ma principale réserve, par rapport à cette première partie de *Mensonges en gilet jaune*, concerne l'attitude distante de l'auteur face à ce qu'il appelle « la violence » ou « les violences ». En adoptant une position apparemment neutre, il donne l'impression que l'on pourrait sérieusement tracer un trait d'égalité entre les responsables de cette violence (l'Etat, les hommes politiques au pouvoir, les préfets, les juges et les responsables policiers) et ceux qui **subissent** cette violence **et réagissent** car ils en ont marre de prendre des coups².

Ces coups n'étant pas forcément des coups de matraque ou des grenades, mais surtout des licenciements collectifs, des expulsions locatives, la dégradation des services publics, la relégation dans des quartiers abandonnés par l'Etat providence, le chômage de longue durée, l'échec scolaire organisé,

¹ Le « galo-gauchiste » est une espèce assez répandue d'anarchiste, de marxiste, d'ultragauche, de trotskiste, de libertaire ou de « révolutionnaire » autoproclamé. Quelqu'un qui ne s'est pas encore rendu compte que la France est devenue un impérialisme secondaire ; qui croit que tous les mouvements sociaux qui se déroulent en France passionnent la planète militante ; et qui ignore superbement les réflexions et les expériences ou révolutions en dehors de l'Hexagone – à moins qu'elles ne le confortent dans ses préjugés franco-centrés et ses certitudes selon lesquelles la Révolution française, la Commune de Paris et Mai 1968 sont des références pour toute l'humanité. Le galo-gauchiste se nourrit aussi parfois de mythes extra-hexagonaux, (selon les tendances, la Révolution de 1917 et l'Espagne de 1936 pour les plus vieux ; le Venezuela de Chavez, le Rojava, les YPG et la conversion récente du PKK, pour les plus jeunes) mais ces mythes ne proviennent pas d'une curiosité profonde et sérieuse pour le monde ou d'une volonté de remettre en question ses dogmes. Le galo-gauchiste étant de surcroît totalement dépourvu d'humour, je me vois dans l'obligation de préciser que cette appellation ironique n'a aucun caractère scientifique.

² C'est ainsi que sur le site réactionnaire Atlantico, où figurent des « bonnes feuilles » de son dernier ouvrage, Sylvain Boulouque reprend l'appellation de « casseurs » qui même dotée de guillemets prudents, provient de la rhétorique réactionnaire et policière depuis le XIX^e siècle.

les discriminations raciales ou l'augmentation continuelle des cadences de travail pour ceux qui ont « la chance » de bosser.

Une telle colère accumulée, de surcroît dans une société où les canaux traditionnels de mobilisation populaire (syndicats et partis dits « de gauche ») sont en pleine déliquescence et où l'extrême gauche et les anarchistes sont plus implantés dans la petite bourgeoisie (enseignants, animateurs, travailleurs sociaux, petits cadres, fonctionnaires, etc.) que dans le prolétariat, cette colère explique parfaitement que les gilets jaunes de base « *méconnaissent les codes et les règles de la manifestation* » comme l'écrit si délicatement Sylvain Boulouque. Evoquer la « *violence latente* » des Gilets jaunes, ou renvoyer dos à dos les « *violences policières et manifestantes* » en parlant à leur propos de « *double peur* », ou mettre un trait d'égalité entre « *la violence sociale* » et le « *maintien de l'ordre* » sans insister sur les causes de cette violence et l'iniquité fondamentale de cet « ordre » qui doit être préservé (?!) me semble, sous couvert de neutralité historique, être particulièrement... partial. De même qu'évoquer « *les revendications en partie obtenues* » (sans préciser lesquelles et sans montrer qu'en réalité les Gilets jaunes n'ont rien gagné de substantiel) me paraît pour le moins inexact.

Pour compléter la première partie du livre de Sylvain Boulouque, fort utile malgré mes réserves, je ne peux qu'inciter les lectrices et lecteurs à lire l'excellente brochure *Mathématiques et gilets jaunes* publiée par le collectif Echanges et mouvement, qui essaie de s'appuyer sur des données statistiques et géographiques fiables pour montrer que le mouvement des Gilets jaunes a été en réalité très minoritaire – ce dont il ne convient évidemment pas de se réjouir mais qui permet d'avoir une discussion rationnelle sur la situation actuelle... si on la souhaite !

Abordons maintenant quelques-uns des huit courts chapitres intitulés « **Ceci n'est pas...** » : « une jacquerie » ; « une révolte révolutionnaire » ; « une révolte sociale de la Belle Epoque » ; « un affrontement des années 1930 » ; « une manif de la Guerre froide » ; « Mai 68 » ; « la Manif pour tous, mais un peu » ; « un black bloc mais un peu quand même ». Ces différents rappels historiques sont intéressants, même lorsqu'ils concernent l'histoire beaucoup plus récente et en principe mieux connue (Mai 68, Manif pour tous, Black Blocks), mais ils m'ont laissé sur ma faim.

En effet, critiquer les mythes gauchistes fondés sur des comparaisons historiques banales ou malhonnêtes est faire œuvre utile pour un historien mais il aurait fallu aller beaucoup plus loin et se poser des questions plus générales et aussi plus difficiles à résoudre.

Si l'on croit, comme cela semble être le cas de l'auteur, que le mouvement ouvrier traditionnel, celui né au XIX^e siècle, ne joue plus aujourd'hui qu'un rôle secondaire dans les mouvements sociaux (voire même les parodies de mouvements sociaux) actuels, il faut bien se demander alors ce qui structure les mentalités collectives du « peuple de France », par quels canaux les exploités se politisent-ils en dehors des fameux « réseaux sociaux » et des chaînes de télévision dont le rôle manipulateur a été établi depuis longtemps, et quel est le contenu exact, fut-il nébuleux et confus, de ces formes de politisation.

Les gauchistes et les giletsjaunolâtres évoquent depuis un an de l'influence de la Révolution française sur les mentalités actuelles des gilets jaunes. Dans une interview parue dans *L'Humanité* en décembre 2018 (cf. aussi *Ni patrie ni frontières* n° 62/63) Sophie Wahnich cite quelques films, pièces de théâtre, et une comédie musicale ainsi que ses chansons comme sources possibles de politisation historique, mais elle ne semble elle-même pas très convaincue de cette influence – ou peut-être attend-elle une vérification plus détaillée de ses hypothèses lancées à chaud en décembre 2018.

Sylvain Boulouque, quant à lui, considère que la comparaison avec les jacqueries n'est pas opérante, car elles « *ne se tournaient pas contre le roi* » puisque celui-ci était censé « *aimer le peuple* », alors que les Gilets jaunes se « *sont acharnés contre le Président de la république* ». N'est-ce pas négliger le fait que l'opinion publique est volatile et changeante même si, selon les « sondages » invoqués par les gauchistes (?!), elle soutenait majoritairement les Gilets jaunes ?

Lors des tournées de Macron en province, d'abord pour le pseudo « Grand débat » puis maintenant pour la campagne de préparation aux municipales, je n'ai pas constaté qu'il ait été partout accueilli par

des foules en colère. Et je ne suis pas sûr non plus que son public ne comprenne aucun Gilet jaune, ou à tout le moins aucun de leurs sympathisants, autant cette appellation est floue et à géométrie variable selon les moments.

Pour ce qui concerne la comparaison avec les « révoltes révolutionnaires », après avoir rappelé brièvement ce qu'ont été la Révolution française, ainsi que les insurrections de 1830 et 1848, l'auteur nous livre des réflexions pour le moins surprenantes : « *Cette mémoire révoltée là* » (celle transmise par les romans de Hugo et Zola) « *a été rejouée pendant la dernière partie de la crise des Gilets jaunes* » ; puis à propos de la Commune il écrit : « *c'est plus sûrement la répression hargneuse et sans concession des communards qui s'est diffusée chez les Gilets jaunes* » (je suppose qu'il veut dire dans l'imaginaire des Gilets jaunes), « *au fur et à mesure que les violences policières, les tirs au LBD, le nombre inconsidéré d'éborgnés, d'estropiés et de défigurés augmentaient* ».

Ces deux constats sont intéressants mais Sylvain Boulouque ne nous explique pas par quels mystérieux canaux l'imaginaire des Gilets jaunes a pu s'enrichir d'images venues d'un passé aussi lointain. Quelques lignes d'explication ou quelques hypothèses fussent-elles provisoires et hardies nous auraient aidé à mieux comprendre où il voulait en venir.

Je passe sur les pages consacrées aux années 30 et à la période de la guerre froide, pour en venir à Mai 68. Là encore on retrouve les notions d' « *affrontements* » et de « *violences* » où flics et manifestants sont mis sur le même plan, ainsi que dans d'autres conflits ultérieurs abordés dans les petits chapitres suivants. Mais il nous reste toujours la même question : en quoi Mai 68 (même s'il faudrait d'abord se mettre d'accord sur sa signification) a-t-il influencé les Gilets jaunes ?

Qu'il s'agisse de l'agitation étudiante ou de l'occupation des usines, je ne vois aucun rapport évident à établir. Si l'on veut parler de la fameuse « libération de la parole », là oui, on peut certainement se livrer à des comparaisons (et tous les soixantuitards giletsjaunolâtres ne s'en sont pas privé), à condition de préciser deux points essentiels :

– les discussions en mai 68 se situaient dans un cadre très marqué par la culture militante stalinienne et social-démocrate et accessoirement d'extrême gauche (plus récente et superficielle mais les gens se politisaient et se radicalisaient à une vitesse incroyable, comme ce fut le cas d'ailleurs au Portugal en 1974), ce qui n'est plus du tout le cas en 2018/2019. En dehors des « assemblées des assemblées », animées par les gauchistes ou la mouvance altermondialiste-écologie-France insoumise et autres citoyennistes incoranmes, je ne crois pas que l'on ait assisté à une politisation radicale depuis un an, à un afflux vers les organisations d'extrême gauche ou anarchistes, ou même à la construction de nouvelles organisations « autonomes » ; certains se réjouiront sans doute de l'absence de toute structuration politique mais... ce sont les mêmes qui invoquent les heures glorieuses de l'ancien mouvement ouvrier (Bourses du travail, CNT espagnole, etc.) quand cela les arrange ;

– les rendez-vous spontanés au coin des rues, autour d'une affiche ou d'un vendeur de journaux, n'étaient pas tant l'occasion de nouer ou de renouer des liens sociaux détruits par l'Etat et le fonctionnement quotidien de la société capitaliste (comme ce fut le cas récemment autour des ronds-points des villes petites et moyennes) que l'occasion de raconter des batailles passées (grèves de 1936 et de 1953, ou même combats de la Résistance national-stalinienne) et de chercher à s'organiser localement dans des structures (comités d'action) elles aussi très marquées à gauche. Si mémoire, il y avait c'était une mémoire joyeuse, les personnes présentes étaient fondamentalement optimistes et la répression (finalement assez « modérée » si on la compare à n'importe quelle autre répression dans d'autres pays à l'époque, du Mexique à la Tchécoslovaquie) ne les empêchait pas du tout de rêver d'un monde meilleur. Aujourd'hui cet optimisme et ces rêves ne m'ont pas semblé pas au centre ni de la révolte des Gilets jaunes ni des discussions telles qu'elles sont rapportées y compris par les gauchistes les plus giletsjaunolâtres.

On ne peut que souhaiter que Sylvain Boulouque et d'autres historiens prennent ces questions à bras le corps. Et nous aident à comprendre ce qu'il reste du passé du mouvement ouvrier dans la période

actuelle. S'il est définitivement enterré et pourquoi. Si les espérances révolutionnaires sont aujourd'hui dépassées (mais après tout on pouvait tenir le même langage blasé en 1871, en 1936 ou en 1968) ou si elles pourront renaître et se trouver au centre des luttes futures.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 26/11/2019